

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 83 . 1988 . Fasc. 1

SOMMAIRE

- Bibliographie, par André HULLO.
- Les vitraux de Bourgogne, par Roger LAUXEROIS.
- Chronologie, par François RENAUD.
- Qui était Jean-Marie TOURRÈS ? par M. PION.
- Le mariage civil à Vienne de 1920 à 1938, par Christine RENAUD.
- La pierre de taille calcaire des constructions de Vienne Antique, par H. SAVAY-GUERRAZ.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

pour 1988

Le numéro	30,00 F
Abonnement annuel normal	95,00 F
Abonnement de soutien	120,00 F
Retraités et étudiants	70,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

En couverture : Pièce de monnaie de la colonie grecque de Métaponte, VI^e siècle av. J.-C. Trouvée sur la colline Sainte-Blandine par Frédéric DIDIER.

ATTENTION !
tous les abonnements commencent
au 1^{er} janvier

Vous êtes donc priés de payer votre cotisation dans le premier trimestre 1988. Comme il n'est pas possible d'envoyer des lettres de rappel, le Conseil d'Administration a décidé de supprimer l'abonnement aux retardataires.

Faites un effort pour que bulletin continue à paraître, dès aujourd'hui envoyez votre cotisation.

MERCI.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1988

NOM : **Prénoms :**

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

TARIF ABONNEMENT :

<i>Abonnement de soutien</i>	120 F
<i>Abonnement normal</i>	95 F
<i>Etudiants - Retraités</i>	70 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Office du Tourisme - Cours Brillicier - 38200 VIENNE.

ACTIVITÉS PRÉVUES EN 1988

Vendredi 5 février : à 21 heures, au Théâtre Municipal, causerie sur Gui de Bourgogne, devenu pape sous le nom de Calixte II, par les professeurs LOCATELLI, de l'Université de Besançon, PACAUT et REYNAUD, de l'Université de Lyon II.

Samedi 26 mars : découverte de « Vienne Insolite » sous la direction de Renée BONY, conférencière des Monuments historiques. Rendez-vous à 14 h 15, place de Miremont.

Samedi 23 avril : visite d'un quartier de Lyon, sous la direction d'une conférencière des Monuments historiques. Sans doute le quartier de la Croix-Rousse et des Terreaux. Le prix et l'heure du départ seront fixés ultérieurement.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 83 . 1988 . Fasc. 1

RETROSPECTIVE DES ACTIVITES EN 1987

— *Mercredi 11 février*, à l'hôtel de la Poste

Rétrospective des dernières sorties grâce à un film video de Paul DECLIPPELETR.

— *Jeudi 5 mars*, au musée des Beaux-Arts

Visite commentée, par Roger LAUXEROIS, de l'exposition « Patrimoine du canton de Beaurepaire ».

— *Mercredi 8 avril*

En collaboration avec l'Office du Tourisme, visite guidée du musée d'Orsay.

— *Samedi 9 mai*

Visite guidée de Montlucl et Péroutes.

— *Samedi 16 juin*

Visite guidée du château de la Bâtie : « l'art militaire du XII^e au XV^e siècle ».

— *Dimanche 22 juin*

Visite guidée de Genève.

— *Samedi 12 septembre*

Visite guidée de l'abbaye de Saint-Antoine et exposé du Mal des Ardents, par le Docteur DELAIGUE.

— *Samedi 26 et dimanche 27 septembre*

Participation des « Amis de Vienne » à l'exposition sur le quartier d'Estressin.

— *Jeudi 18 novembre*, à l'Office du Tourisme

Causerie de M. MOTTIN, conservateur du Pré-Inventaire, sur les buts du Pré-Inventaire.

— *Jeudi 17 décembre*

Présentation du livre de notre Vice-Président, Marcel PATLIARET, sur « Vienne-sur-le-Rhône au Moyen-Age ».

BIBLIOGRAPHIE VIENNOISE

POUR 1987

par André HULLO

I. — ETUDES ET PUBLICATIONS SUR VIENNE

Préhistoire - protohistoire - Antiquité :

CHAPOTAT (G.). — « La circulation dans le sillon rhodanien de la Méditerranée à la Saône avant la Protohistoire », dans 112^e Congrès des Sociétés Savantes, comité des travaux historiques et scientifiques, Lyon, 21-25 avril 1987. Résumés p. 243.

CHAPOTAT (G.), EVIN (J.), SAMUEL (E.). — « Archéologie, datation radiocarbone et paléobotanique à l'ancien gué de Sérézin-du-Rhône », dans *Bull. mensuel de la société linnéenne de Lyon*, T. 56, fasc. 5, mai 1987, p. 164-176.

GOUDINEAU (Ch.). — « Note sur la fondation de Vienne », *Gallia*, T. 44, 1986, fasc. I, p. 171-173.

FOY (D.), TARDIEU (J.). — « Un atelier de verrerie de la fin de l'Antiquité ». Actes du 108^e Congrès des Sociétés Savantes, 1983, *Archéologie*, p. 103-115.

Moyen-Age :

BARRALLIALTET (X.). — « Le paysage monumental de la France autour de l'an Mil ». Picard, 1987, 787 p. (Il y a sur Rhône-Alpes, un article de Colardelle et de Reynaud sur les fortifications et les mottes.)

FAURE-BOUCHARLAT (E.), VICARD (T.). — « La production de l'atelier de potier de Surieu à la fin du Moyen-Age », dans *Arch. du Midi Médiéval*, T. IV, 1986, p. 113-121.

LAUXEROIS (R.). — « L'abbaye de Saint-André-le-Bas à Vienne, le Musée ». Plaquette éditée par la ville de Vienne, 1987.

MESQUI (J.). — « Le pont en France avant le temps des ingénieurs ». Picard, 1986, 303 p. (Il y a une étude sur les ponts de Vienne, Saint-Martin et celui de Levaux.)

PAILLARET (M.). — « Vienne-sur-le-Rhône au Moyen-Age, 468-1450 », Vienn' Imprim, 1987, 578 p. (C'est l'œuvre monumentale de notre vice-président.)

REYNAUD (J.F.) et JANNET-VAILLAT (M.). — « L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident ». Actes du colloque de Créteil, 1984, de Broccard.

RECORBET (J.G.). — « Inventaire d'archéologie rurale sur la rive iséroise du Rhône, cantons de Vienne sud et de Roussillon, des origines au XII^e siècle » (étude de peuplement et de la christianisation), T.E.R. Lyon II, 1987, 2 vol. sous la direction de J.-F. Reynaud.

WEINBERGER (R.). — « Saint-Maurice and Saint-André-le-Bas at Vienne, dynamics of artistic exchange in two romanesque workshops », *Gesta*, vol. 23, n° 2, p. 75-86.

Epoque moderne et contemporaine :

BOSSY (Ch.). — « Le cheminement d'une aide à la vie des personnes âgées, à travers l'œuvre du Bon-Pasteur, fondée sur un esprit religieux ». Diplôme de gériatrie, Faculté de médecine de la région Rhône-Alpes, 1986.

BOUVARD (J.). — « De Vienne et d'ailleurs ». *Reportages et rencontres*. Vienne, Blanchard, 1987.

CHAPUIS (N.). — « Deux siècles d'industrie drapière à Vienne » dans *La Tribune de Vienne*, n° 16, 17-18 avril, mai 1987.

CONTAMIN (A.). — « 150 ans d'éducation chrétienne à Vienne (Les Frères de Monsieur de La Salle, 1^{re} partie, 1836-1905 ; 2^e partie, 1906-1958 ». Ed. du Monastère Orthodoxe Saint-Michel, Lavadac, 1987.

DUFROID (R.). — « Vienne, de la Gère à la Sévenne », histoire du quartier d'Estressin, édité par la ville de Vienne, 1987.

KJELLBERG (P.). — Les bronzes du XIX^e siècle. Dictionnaire des sculpteurs, Paris, les éd. de l'Amateur, 1987 (il y a un article sur Joseph Bernard, p. 88-93).

Plaquette sur le 150^e anniversaire de l'école de Bon-Accueil, 1937-1987.

II. — HISTOIRE RÉGIONALE

ARMAND (Y.), REAUD (F.) et alii. — « Histoire des communes de l'Isère », Horvath, 1987 ; notre vice-président François Reynaud a rédigé les pages sur les cantons de Vienne sud et de Vienne nord.

DURRENMATT (G.). — « Le Rhône autrefois ». *Les Provinciales*, Curandera, 1987.

GUIRONNET (M.). — « Pont-Evêque, Industrie et naissance d'une commune, 1700-1987 ». Vienne, Marcellin, 1987.

MALTE-BRUN. — « L'Isère », réédition.

MORIN (M.R.). — « Correspondance d'Alphonse de Lamartine et Aymon de Virieu ». T.I., T. II, P.U.F., 1987, 339 et 439 p.

III.— DIVERS

Signalons l'édition par les musées de Vienne, de 14 reproductions, format carte postale ; les photos sont signées Roger Lauxerois et Guy Renaux.

CHRONOLOGIE VIENNOISE 1987

par François RENAUD

- 13-27 janvier.* — Un froid très vif sur la neige tombée en relative importance (15 cm) suscite un enneigement tenace. Le Champ de Mars, par exemple, reste blanc deux semaines entières, spectacle pas vu à Vienne depuis plus de 25 ans.
- 29 janvier.* — Deux ministres, A. Juppé (Budget) et A. Carignon (Environnement) animent un dîner-débat à la Salle des Fêtes.
- Janvier.* — Découverte, dans le pâté de maisons faisant l'angle place Saint-Paul - rue du Doyenné, de vestiges interprétés comme étant le baptistère de Saint-Avit (thèse de P. André et M. Chalon).
- Février.* — Mise en chantier de la restructuration de l'îlot du Palais de Justice, zone construite à l'ouest de ce Palais. Les travaux mettent à nu l'éperon rocheux cristallin servant d'assise au Palais de Justice. Des fouilles archéologiques sont effectuées sans résultat spectaculaire.
- 14-15 mars.* — Dans le cadre de la journée nationale du timbre-poste, Vienne fait partie pour la 20^e fois — la première en 1960 — de la centaine de villes où la Fédération nationale de Philatélic organise des manifestations. Comme à l'accoutumée, le club viennois édite une carte postale reproduisant un monument de la ville, cette année la Porte de l'Ambulance qui date de 1665.
- 20 mars.* — Le Tribunal de commerce prononce la liquidation judiciaire des Etablissements Charnay-Seguin, dernier tissage viennois (50 employés).
- 24 mars.* — Au moment où, à l'exception des Filatures Dyant, l'industrie textile est en voie de disparition totale à Vienne dont elle fit la prospérité pendant deux siècles, Noël Chapuis, ancien député, lance l'idée de la création d'un musée du Textile, en souhaitant le concours des pouvoirs et associations locaux.
Cette suggestion prend rapidement corps par constitution de l'association « Patrimoine textile viennois » (J.O. du 30/9/1987) avec pour objet de « réunir, conserver, exposer, étudier

tout ce qui concerne l'industrie textile à Vienne jusqu'à nos jours ». Paul Chatain, ancien directeur général des Etablissements Charnay-Seguin, est élu président du Conseil d'administration de l'association.

Avril. — La commune de Pont-Evêque (date de naissance : loi du 20 juillet 1867) fête ses 120 ans par de nombreuses manifestations.

Mai. — La C.C.M.C., qui avait quitté Vienne pour Ampuis en 1980, installe à nouveau quelques-uns de ses services à Estressin.

Juin. — Liquidation judiciaire des Etablissements Féréol de Pont-Evêque, spécialisés dans la chaudronnerie.

Parution du livre de P. Deveau « L'ombre et la lumière, secteur 3 de l'Armée secrète de l'Isère. Bataillon des Chambarand ». Des Viennois (D. Maigre, G. Pipard...) appartinrent à cette page de la Résistance iséroise.

1^{er} juillet. — Vente du Restaurant de la Pyramide à la Société Foncière des Champs-Élysées, important groupe financier parisien (P.D.G. : G.M. Vari).

Juillet. — A l'occasion du Festival de jazz qui a lieu du 1^{er} au 11 juillet — noter qu'il y en a onze en France dont surtout Vienne, Antibes et Nice —, la ville se couvre d' « étendards » multicolores (200). Si ceux qui claquent au vent le long des quais ou du cours Brillier contribuent agréablement à l'animation de la ville, détestables sont les étendards accrochés aux monuments illustres, comme le temple d'Auguste ou la cathédrale, qui se suffisent à eux seuls pour célébrer la ville de Vienne.

1^{er} octobre. — Parution du numéro 100 de « Vienne informations hebdo », périodique municipal de 4 pages sur l'activité viennoise.

10 octobre. — La Caisse d'Allocations Familiales achève de quitter ses locaux de la rue Ponsard, où elle était depuis 30 ans, pour s'installer dans un immeuble construit tout exprès pour elle au bas de la montée Saint-Marcel.

23 octobre. — A la Salle des Fêtes, L. Fabius, ancien premier ministre de 1984 à 1986, vient parler devant un nombreux public des droits de l'homme.

Au même moment, à la Salle des Fêtes de Pont-Evêque, dîner-débat autour du député J.-M. Le Pen, leader du Front National.

Octobre. — Les Etablissements Saurer-Diederichs de Sainte-Colombe sont repris par un consortium italien.

A Saint-Romain-en-Gal, en bordure du Rhône, à l'emplacement du futur musée de la mosaïque, des fouilles archéolo-

giques dégagent, entre autres, une voie romaine qui aboutissait au fleuve, et une très vaste villa regardant le fleuve et possédant un bassin en U bien conservé.

La C.E.G.I.D., entreprise lyonnaise d'informatique comptable, présidée par J.-M. Aulas, lance en vain une O.P.E. (3 actions C.E.G.I.D. + 2 600 F pour 4 actions C.C.M.C.) sur son concurrent la C.C.M.C., bien plus puissante (chiffre d'affaires consolidé de la C.C.M.C. : environ 4 fois celui de la C.E.G.I.D.). Cette O.P.E. manquée permet cependant à J.-M. Aulas de devenir, avec 27 % des actions, le deuxième actionnaire de la C.C.M.C., après la Société Générale.

- 2 novembre. — Inauguration d'un nouveau système de ramassage des ordures ménagères : la ville dote tous les immeubles, magasins et entreprises, de conteneurs roulants de 120, 240, 330 ou 500 litres produits par la Société Plastic Omnium. C'est l'opération « ville propre » déjà en application dans de nombreuses villes de France.
- 3 novembre. — Inauguration à Pont-Evêque, par le ministre A. Carignon, de l'unité « Repassage » du groupe Calor. Cette usine retrouve, après ses difficultés de 1984 et 1985, une bonne santé grâce à une restructuration profonde, œuvre du P.D.G. P. de Malatinszky : abandonnant fonderie d'aluminium, découpage et emboutissage lourds, celui-ci se spécialise désormais dans la production des composants et l'assemblage des fers à repasser. Calor emploie à Pont-Evêque 620 personnes sur 23 000 m² et cette usine représente 40 % du chiffre d'affaires total du groupe.
- 10 novembre. — Imposante manifestation des agriculteurs de toute la région Rhône-Alpes à l'appel de la F.R.S.E.A., fédération régionale des syndicats d'exploitants agricoles. Plus de 5 000 manifestants défilent dans les rues en un immense accordéon. Ils réclament, notamment pour les producteurs de lait et surtout pour ceux des régions de montagne, de meilleures conditions que celles imposées par les quotas.
- 2 décembre. — Dépôt de bilan de la Société Rodoz qui avait repris les Chaussures Pellet : on envisage une importante réduction du nombre des salariés.
- 9 décembre. — Elections générales des Conseils de Prudhommes. Par rapport aux précédentes (1982), on constate dans le collège Salariés, une nette diminution du nombre des votants (40 % contre 50 %), surtout dans les sections commerce (— 13 % avec seulement 28,9 % de votants) et industrie (— 12 %), une stabilité des voix obtenues par la C.G.T., C.F.D.T. et C.F.T.C., une chute importante de la C.G.C. (— 4 %) et un certain gain de F.O. (+ 1,8 %).

Pourcentage des voix obtenues par chaque syndicat dans les cinq sections par rapport aux suffrages exprimés :

	C.G.T. %	C.F.D.T. %	F.O. %	C.F.T.C. %	C.G.C. %
Industrie	53,7	18	17,5	7,7	3,1
Commerce	29	30,5	24,1	9,4	7
Activités diverses	32,6	32,5	22,9	5,8	6,1
Encadrement	23,7	28,2	16,9	8,6	22,6
Agriculture	13,8	65,3	12,2	5,6	3,1

Dans le collège Employeurs, liste unique dans chacune des cinq sections.

11 décembre. — Parution de « Vienne-sur-le-Rhône au Moyen-Age » par Marcel Paillaret, société Vienne Imprim' à Vienne, 578 pages.

14 décembre. — Le Président de la République, F. Mitterrand, fait une visite d'amitié à Vienne, à l'occasion de son voyage à Pont-de-Chéruy dont il doit inaugurer le lycée La Pléiade. C'est la vieille amitié le liant au député-maire, Louis Mermaz (elle remonte au temps où ils militaient ensemble à l'U.D. S.R.), qui l'a déterminé à cette visite, au cours de laquelle il va admirer, au Musée des Beaux-Arts, le trésor d'argenterie gallo-romaine découvert en 1984, il revoit G. Chapotat, cofondateur avec lui et avec d'autres de la « Fédération nationale des combattants et prisonniers de guerre » en 1945 et il déclare, entre autres, à la foule présente : « J'ai surtout besoin de savoir que les Français continuent d'espérer, et si j'ai pu servir cette espérance..., alors j'aurai la satisfaction d'avoir accompli ce que je devais faire ».

24 décembre. — Le nouvel émetteur du Pilat permet de capter à Vienne la 5^e chaîne de télévision.

Décembre. — Exposition « Châteaux de terre, de la motte à la maison-forte » accueillie au Musée des Beaux-Arts du 3 décembre au 31 janvier par R. Lauxerois, conservateur des musées de Vienne. Il s'agit d'une exposition itinérante dans la région depuis quelques mois.

« Peuple de Dieu à Vienne », bimestriel né en décembre 1925 sous le titre de *Bulletin paroissial de Saint-Maurice* (il était alors mensuel) décide de cesser de paraître avec son n° 5 de novembre-décembre 1987, « faute de collaborateurs pour la rédaction ».

Année. — La Société des Papeteries Sibille-Stenay, qui comporte trois usines d'importance équivalente (Pont-Evêque, Stenay

dans la Meuse, et Lalinde près de Bergerac en Dordogne) obtient du ministère du Commerce Extérieur un Oscar à l'exportation. Elle a exporté 56 % de sa production en 1986. Production faite de papier pour emballages flexibles (premier producteur européen et poste le plus important de la société), de papier pour l'industrie des autoadhésifs, de papier tenture et de papiers graphiques spéciaux. La société est cotée à la Bourse de Nancy.

L'usine de Pont-Evêque occupe 270 personnes.

Données climatiques de Vienne en 1987

Mois	D 1986	J 1987	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N
Précipitations en mm	66	29	79	37	74	103	135	98	84	47	229	73
Températures moyennes mensuelles en degrés C	4,1	—1,7	3,8	5,1	11,7	12,7	17,1	20,4	20	19,3	14,1	7,2
Températures extrêmes en degrés C												
— minimum absolu	—7	—14,6	—8	—4,5	0	1	6,6	7,5	7,5	4	4,3	0
— maximum absolu	15	11,5	14,5	19	25,5	25,5	31,8	31,5	34	31,5	22,5	18

En janvier, juin et octobre 1987 les températures ont été relevées au poste climatologique de CHASSE-SUR-RHONE.

STATERE D'ARGENT DE METAPONTE

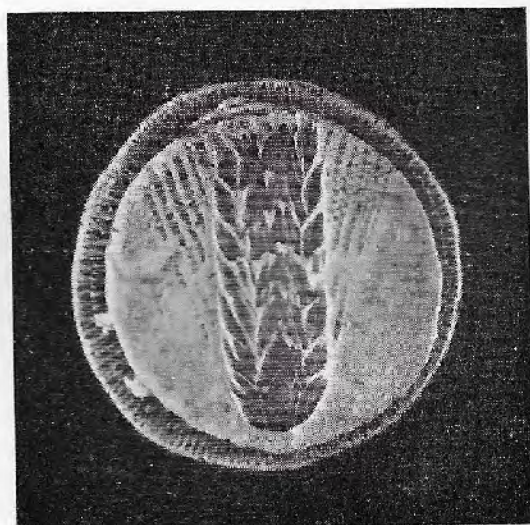
par François RENAUD

Métapontion, appelée Metapontum par les Romains et disparue dès la fin de la République romaine, fit partie des nombreuses colonies installées par les Grecs sur les côtes de la Méditerranée occidentale à partir du milieu du VIII^e siècle avant Jésus-Christ.

La ville était située en Grande Grèce, l'actuelle Italie du Sud, précisément sur le golfe de Tarente, près de l'embouchure du fleuve Bradano, dans la province moderne de Basilicate.

La grande fertilité de la plaine côtière où elle était bâtie lui assurait de belles récoltes de céréales au point que Métaponte prit l'épi de blé comme emblème monétaire. A l'époque de son apogée, VI^e et V^e siècles avant Jésus-Christ, elle frappe des statères d'argent.

Le statère découvert en 1987 par Frédéric Didier à Sainte-Blandine et identifié par le docteur Chalon et Pierre André appartient à la série des statères anciens, du VI^e siècle, vers 550-500 : module de 30 millimètres (photo de couverture). Au droit, l'épi de blé est flanqué, à gauche dans le champ, de l'ins-



Revers du statère d'argent
de Métaponte

cription META. Selon les pièces, cette inscription est située à gauche, à droite ou des deux côtés de l'épi. Au revers, l'épi n'est plus en relief mais incus, comme c'est le cas dans les monnaies métapontines des VI^e et V^e siècles, et il n'y a pas d'inscription. Sur les deux faces un grénétis limite le champ (1).

Cette trouvaille à Vienne, la première du genre, est des plus importantes : elle montre que, située sur la grande route internationale de l'étain qui, par le Rhône et la Seine, reliait le monde grec bien pourvu de cuivre (Chypre) et l'Angleterre riche en étain, l'autre métal nécessaire à la fabrication du bronze, Vienne était, dès l'époque gauloise, en relations avec ce monde grec, comme l'était aussi, plus au nord et d'éclatante façon, Châtillon-sur-Seine (trésor de Vix découvert par René Joffroy en 1953).



(1) Ce statère pèse 7,85 g.

NOTE DE LECTURE

par R. LAUXEROIS

Les vitraux de Bourgogne, Franche-Comté et Rhône-Alpes. Corpus vitrearum. Recensement III, Paris, éd. du C.N.R.S., 1986, 352 p., illustrations noir, blanc et couleurs (I.S.B.N. 2 - 222 - 03670 - 4), par R. LAUXEROIS.

Le recensement des vitraux anciens de la France s'effectue depuis une quinzaine d'années ; c'est une longue entreprise où ont été engagées principalement deux équipes : une unité de Recherche du C.N.R.S. associée avec l'Université de Paris-Sorbonne, et des chercheurs de l'Inventaire Général des Monuments et Richesses artistiques de la France. Le cadre géographique choisi est celui des régions administratives ; deux volumes sont parus précédemment : en 1978 sur les vitraux de la région parisienne et du Nord-Pas-de-Calais ; en 1981 sur les vitraux du Centre et des Pays de Loire. Cette collection est parallèle à la publication des vitraux médiévaux par édifices (Saint-Ouen de Rouen, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle à Paris, Saint-Denis, la cathédrale de Strasbourg).

Le nouveau recensement, consacré à 294 édifices des régions bourguignonne, jurassienne et rhônalpine, révèle bien des disparités locales ; dans Rhône-Alpes aucune notice ne peut être consacrée à l'Ardèche, faute de verrière ancienne (à Annecy cependant dans l'église Saint-Joseph-des-Fins on note p. 324 le remploi d'une vitrerie losangée du XIX^e siècle provenant de la chapelle du lycée de Tournon et endommagée en 1942 ; les verrières du XV^e siècle de la cathédrale de Viviers ont été détruites...). Dans le temps également apparaissent bien des disparités, et les notices de l'ouvrage font ressortir qu'une grande partie des vitraux conservés sont des œuvres du gothique finissant ou de la Renaissance ; l'Isère possède cependant le plus ancien vitrail de la région Rhône-Alpes (vers 1160) conservé dans l'église de Champ-près-Froges et provenant du prieuré clunisien de Domène. Le vitrail religieux constitue, et de loin, la majeure partie de la production ; le vitrail civil n'apparaissant qu'aux XVI^e et XVII^e siècles.

La consultation de ce recueil est facilitée par l'organisation rigoureuse des textes qui ouvre l'accès à plusieurs niveaux de lecture : ouvrage scientifique, c'est aussi une invitation à redécouvrir l'iconographie des verrières dont l'éloignement dispense trop souvent le regard d'une observation plus précise que la perception des effets colorés. Une bibliographie générale précède les trois parties correspondant aux trois régions, Bourgogne, Franche-Comté, Rhône-Alpes (cette dernière a concouru au financement de l'étude). Une introduction, pour chacune d'elles, rappelle l'histoire du vitrail depuis le Moyen Âge jusqu'au renouveau des XIX^e et XX^e siècles qui virent se multiplier restaurations et créations nouvelles. Les peintres-

verriers des XIV^e, XV^e, XVI^e siècles ne sont pas des artistes tombés dans l'oubli car on en retrouve les noms dans les archives, et sous Charles VI ils bénéficièrent de privilèges fiscaux. L'évolution artistique, le mécénat religieux qui se manifesta à partir du XV^e siècle (représentation des donateurs ou de leurs armoiries), les sources d'inspiration ou les programmes liés à des initiatives princières (Brou, Sainte-Chapelle de Chambéry) sont quelques-uns des thèmes qui jalonnent le commentaire introductif pour la région Rhône-Alpes, où sont relevés des courants artistiques variés, à l'opposé du milieu bourguignon qui présente moins de diversité ; il est vrai que notre région est une composition hétéroclite de provinces qui n'ont pas suivi le même destin historique : le Dauphiné n'est rattaché à la France qu'au milieu du XIV^e siècle (et non au XV^e siècle, p. 235), la Savoie qu'en 1860 !

Pour chaque département une notice est consacrée aux édifices : bibliographique particulière sur le monument et sur ses vitraux, historique de l'église et des vitreries avec indications sur les créations et restaurations récentes (XIX^e-XX^e siècle) ; puis vient la description des verrières anciennes baie par baie et celles qui ont donné lieu à des reprises récentes, avec mention des archives photographiques possédant un cliché. A la fin de l'ouvrage, l'index analytique est un outil inestimable pour les recherches iconographiques, car tous les thèmes ou sujets sont recensés et analysés : par exemple le vitrail de l'Adoration des Mages (vers 1540) de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne est sous le mot « Christ, enfance du... ». Enfin le recensement n'écarte pas les vitraux disparus qui sont cités et localisés d'après les sources anciennes ou les vitraux déplacés (par exemple ceux qui proviennent de Saint-Maurice et sont conservés au Musée des Beaux-Arts de Vienne).

Dans ce recueil l'Isère ne représente environ qu'un dixième des édifices étudiés dans la région Rhône-Alpes, venant après les départements de l'Ain, du Rhône et de la Loire. A l'exception des 3 médaillons de Champ-près-Froges (vers 1160) le département ne possède plus aucune verrière du Moyen Age en place si ce n'est quelques fragments de grisailles du XIII^e siècle restaurées à la cathédrale de Vienne (baies du chœur n^{os} 103 et 104) ; le Trésor de la cathédrale de Grenoble conserve deux panneaux du dernier tiers du XV^e siècle, représentant la Vierge et saint Jean au Calvaire, de l'église Saint-Théodore à Saint-Chef. Le XVI^e siècle est représenté à Vienne par les verrières de la cathédrale Saint-Maurice : l'Adoration des Mages (chapelle sud du chœur) peinte vers 1540, des figures de saints de la fin du XVI^e siècle dans l'abside, des écus armoriés (fenêtres hautes du chœur) et des fragments dispersés montrant un concert d'anges, Dieu le Père... On attend donc avec impatience le complément au *Recensement des vitraux anciens* annoncé p. 5, où devraient figurer toutes les œuvres des maîtres-verriers des XIX^e-XX^e siècles dont il est fait une brève mention dans la notice consacrée à la cathédrale (p. 268).

Cette note ne serait pas complète si l'on ne soulignait pas l'abondante documentation photographique, complément indispensable à un ouvrage qui traite de l'iconographie : photographies en noir et blanc habillant le texte ou planches révélant le rayonnement des couleurs proposent grâce à la qualité des prises de vues un morceau choisi d'œuvres d'art souvent méconnues du public.

QUI ETAIT Jean-Marie TOURRES ?

par Michel PION

A plusieurs reprises, pour illustrer le bulletin, notamment « la chanson viennoise en 1976 et 1977 », nous avons reproduit d'excellentes charges de Jean-Marie Tourrès. Son petit-neveu, notre sociétaire et ami Michel Pion, apporte ici de précieux renseignements et témoignages.

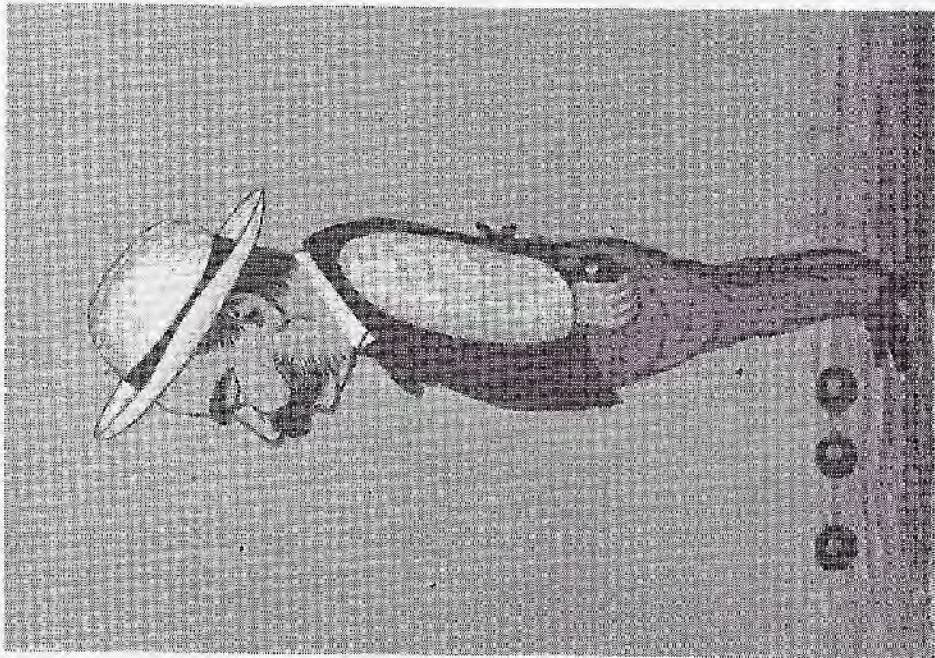
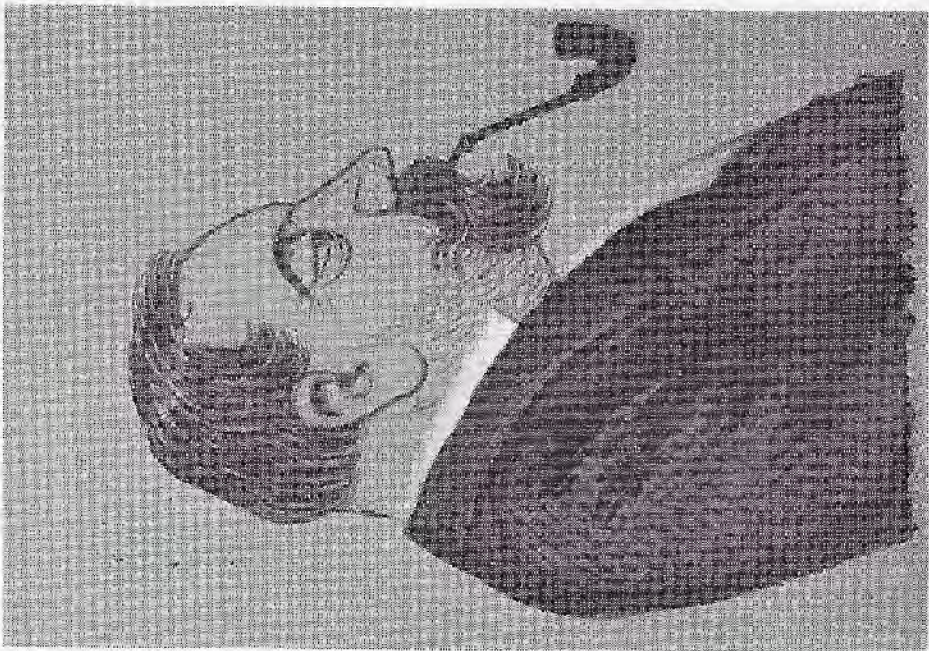
C'est un Viennois de souche : il naquit à Vienne en 1839, ses parents ou grands-parents tenaient une confiserie place Emile-Zola ; il mourut en 1913 et est enterré à Vienne. Il épousa Maric-Louise Rey, qui était la sœur de mon grand-père. Il eut un seul fils, Abel Tourrès, un sujet brillant qui devint médecin et exerça aux hôpitaux d'Alger, mais Abel mourut très jeune, ce fut le chagrin de sa vie.

Jean-Marie Tourrès était apparenté aux familles, Rivoire celle du poète André Rivoire, Chollier, avoué à Vienne et président de la société des gens de lettres, Decœur, avoué à Vienne et Mauvernay de Lyon (bureaux Mauvernay). Il habitait à Vienne, au 13 de la montée des Epis ; cette petite rue qui existe toujours sous le même nom et descend du Collège Ponsard vers la vallée de la Gère. Il fut d'abord fabricant de drap puis avec la crise de 1880-1890, il cessa ses activités et devint professeur puis directeur de l'école de tissage (1). Officier d'Académie et Chevalier des Arts et Lettres (2), il fut le délégué de la ville de Vienne pour représenter le textile et Vienne à l'exposition de Vienne (Autriche).

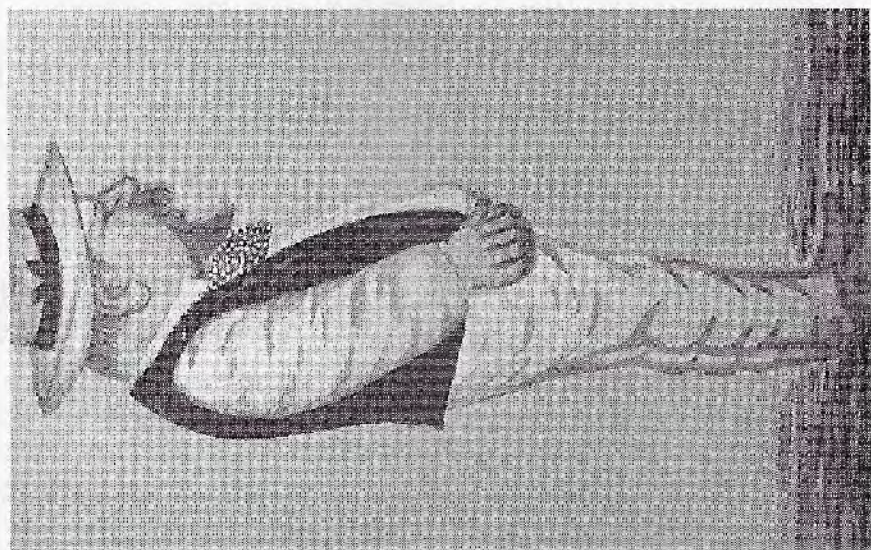
La caricature était son violon d'Ingres ; il savait d'un coup de crayon, fixer les traits dominants d'un visage, d'une démarche, d'une physionomie, en les exagérant peut-être. C'est pour cela qu'on ne parle pas des caricatures, mais des « charges » de Tourrès.

(1) Il contribua ainsi à former un grand nombre de fabricants.

(2) Il fut membre de la Société des Amis de Vienne.



Collection M. Pion



Collection M. Pion

C'était un art très prisé à l'époque où la photographie n'en était qu'à ses balbutiements.

Il fut le contemporain et ami de Nadar — 1820-1910 — photographe très célèbre et caricaturiste en renom.

Il n'avait pas de sujets préférés ; il était très éclectique, il était dans la vie et l'on retrouve dans les charges de Tourrès, aussi bien les personnalités locales : hommes de loi, du barreau, du clergé, mais aussi ses anciens élèves industriels du textile qui étaient les grands-parents des industriels de la dernière génération disparue à la suite de la crise, à quelques très rares exceptions.

Et encore : les gens de la rue, le remouleur, le marchand de journaux ou des quatre saisons, la marchande de marrons ou le fossoyeur, etc...

Sans oublier : les artisans, les marchands et quelques autres, à qui s'attachait un peu du folklore local.

Ainsi, les charges de Tourrès, sous leur aspect humoristique, situaient très bien le Vienne des années 1880-1900 et ce sont aussi d'excellents documents sur l'époque (3).

Je connais dans Vienne plusieurs familles qui détiennent aussi de nombreux exemplaires des dessins de Jean-Marie Tourrès. Je pense entre autres à M. Sautreaux qui a eu l'amabilité de me les montrer.

Dans ma famille maternelle, puisque les hasards de la filiation ont voulu que je sois le petit-neveu de Jean-Marie Tourrès, on avait une adoration, j'allais dire : un culte pour « Oncle Tourrès ». J'en ai beaucoup entendu parler et l'on a conservé de nombreuses charges qui représentent les Viennois de la fin du XIX^e siècle.

Trop peu sont identifiés car « péché de jeunesse », on a laissé mourir sans leur en parler, ceux qui auraient pu reconnaître leurs parents, leurs amis et les gens qui ont fait la vie de cette ville.

D'autres sont identifiés et dans quelques Viennois d'aujourd'hui qui ont très largement dépassé la cinquantaine, on en aperçoit quelques-uns qui ont gardé « l'esprit de famille ».

Si j'ai pu satisfaire la curiosité de quelques-uns de mes contemporains, croyez que j'en suis très heureux.

(3) Nous publierons dans un prochain numéro d'autres charges de Jean-Marie TOURRÈS.

LE MARIAGE CIVIL A VIENNE DE 1920 A 1938

par Christine RENAUD

Le choix du conjoint a longtemps été laissé de côté par les chercheurs au profit de la natalité et de la mortalité, dont les changements ont été plus marqués. C'est en grande partie grâce à l'apparition d'une Histoire dite « des mentalités » que des spécialistes se sont penchés sur le mariage, montrant alors les diverses transformations qui l'ont touché.

A partir du XIX^e siècle, le mariage tend à réunir deux individus, et non plus deux familles. En effet, la diffusion du salariat a entraîné l'éclatement du groupe, et, la survie étant généralement assurée, la recherche du bonheur se fait jour au détriment du maintien de l'intégrité du patrimoine. Toutefois, de nombreuses études ont montré que le choix du conjoint ne se fait ni au hasard, ni en fonction des seuls sentiments. Qu'en est-il à Vienne ? Le mariage s'est-il transformé comme dans le reste de la France ? A-t-il continué à évoluer pendant l'Entre-deux-guerres ? Tels sont les buts de cette recherche (1).

Afin de mieux cerner la réalité du mariage et de déterminer si l'union de deux personnes correspond encore majoritairement à l'union de deux patrimoines entre 1920 et 1938, deux types de documents ont été choisis : les actes d'état-civil et les contrats de mariage (dont l'étude fera l'objet d'un deuxième article dans un prochain numéro du *Bulletin des Amis de Vienne*) (2).

L'étude des registres d'état-civil permet en premier lieu d'aborder le mariage d'un point de vue général, puis d'observer en détail de nombreuses variables, dont en particulier l'âge, le lieu de résidence, la profession des futurs époux. Toutefois,

(1) Pour plus de détails, voir : C. RENAUD, « Le couple à Vienne à travers les actes et les contrats de mariage (1920-1938) », Mémoire de maîtrise, Lyon II, 1986, 202 p.

(2) Afin d'observer une population homogène, seules les premières noces ont été étudiées.

relever toutes ces données pour l'ensemble des unions ayant eu lieu entre 1920 et 1938 représente un travail considérable, aussi deux coupes ont-elles été effectuées : 1920 et 1921, 1937 et 1938.

I. — La nuptialité

La nuptialité viennoise a suivi la même évolution que dans le reste de la France pendant l'Entre-deux-guerres. Le taux brut de nuptialité (= rapport du nombre de mariages annuel à l'effectif moyen de la population la même année) est particulièrement élevé en 1920 (16 ‰), traduisant ainsi la récupération des mariages qui n'ont pas eu lieu à cause de la guerre. Ce rattrapage s'étale jusqu'en 1926, avec un taux oscillant entre 10 ‰ et 9 ‰.

Jusqu'à la crise économique des années 30, ce taux reste encore élevé : autour de 8,5 ‰. Puis, avec la conjugaison de la crise et du vieillissement de la population, il diminue à 7 ‰.

Cet indice est toutefois à manier avec précaution, car il est très sensible à la structure par âge de la population et il ne peut vraiment se mesurer que par référence à la population des mariables. Malheureusement, seul le recensement de 1926 donne la structure par classes d'âge de la population viennoise. Le calcul de ce taux ne peut donc être affiné.

II. — La cérémonie civile

Un adjoint délégué préside à la célébration. Le maire ne le remplace qu'exceptionnellement, le plus souvent pour unir des notables de la ville (il marie cependant un couple d'ouvriers en 1921).

L'étude de la répartition saisonnière des mariages montre que, comme dans le reste de la France, toute trace d'interdits religieux et de contraintes économiques disparaît à Vienne. Seule une poussée très nette des unions subsiste au mois d'avril. Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale et l'installation des congés payés que les Français prendront l'habitude de se marier en été.

III. — Le choix du conjoint

Il est nécessaire d'observer les variables propres à chacun des époux pour mettre au jour certains critères dans le choix du conjoint et l'existence d'une éventuelle endogamie (3).

(3) Endogamie : mariage à l'intérieur d'un même groupe.

1) *Age du mariage*

Il apparaît que les jeunes Viennoises attendent plus longtemps pour se marier que l'ensemble des Françaises, à l'inverse des jeunes Viennois qui mettent plus rapidement fin à leur célibat que l'ensemble des Français.

— En France :

année du mariage	âge moyen des hommes	âge moyen des femmes
1920-1925	26,2	24,1
1935-1939	27,0	23,3

— A Vienne :

année du mariage	âge moyen des hommes	âge moyen des femmes
1920	27,04	24,38
1921	26,56	24,08
1937	26,01	24,33
1938	25,65	22,38

L'âge moyen des hommes et l'écart d'âge entre les époux diminuent pendant la période étudiée. Au contraire, l'âge moyen des femmes est stable, sauf en 1938 où, sans raison apparente, de très nombreuses jeunes filles de 15 à 19 ans se sont mariées.

Ceux qui ont choisi un contrat sont globalement plus âgés, mais cela n'implique pas que plus le futur est âgé, plus il a tendance à le faire.

Enfin, une certaine tendance au mariage de deux personnes d'âge très proche (moins de cinq ans de différence) existe : 37 à 42 %. Elle est supérieure pour les couples n'ayant pas opté pour une convention matrimoniale, et inférieure pour ceux en ayant choisi une.

2) *Lieu de résidence*

Pour la majorité (91 à 97 %), les femmes résident à Vienne lorsqu'elles se marient. Cela correspond à l'habitude qu'ont les couples de se marier dans la commune où demeure la future. Quand celle-ci n'est pas viennoise, elle habite le plus souvent dans un rayon de 50 km, donc à proximité de la commune.

La mobilité géographique est plutôt le fait des hommes. Le nombre de Viennois n'est en effet que de 62 à 72 %. L'exogamie (4) à courte distance (jusqu'à 50 km) est à peu près aussi importante qu'à longue distance. Il semble donc que Vienne n'ait pas particulièrement plus d'influence dans les départements

(4) Exogamie : mariage à l'extérieur d'un même groupe.

limitrophes. En revanche, Grenoble et sa région ont beaucoup moins d'impact que Lyon sur la ville de Vienne.

Enfin il faut noter une endogamie par quartier tout à fait considérable.

L'endogamie géographique est donc très importante à Vienne, sauf en cas de contrat de mariage, la répartition des lieux de résidence étant alors beaucoup plus variée. D'autre part, la distance géographique demeure réduite pour la majorité des couples mariés à Vienne, comme dans le reste de la France. Mais celle-ci s'accroît à un rythme lent dans la France contemporaine, ce qui n'apparaît pas vraiment à Vienne.

3) *Professions*

Un certain nombre de femmes n'ayant pas de métier, et les dénominations étant souvent vagues, la comparaison des professions exercées par les futurs est délicate. Il apparaît tout de même que l'endogamie professionnelle est réelle, mais assez faible. Elle est surtout le fait des ouvriers et, dans une moindre proportion, des employés et des artisans. D'autre part, plus l'homme est placé haut dans la hiérarchie sociale, plus il a tendance à épouser une femme inactive. De la même manière que pour les lieux de résidence, cette endogamie reste stable d'une année à l'autre.

La population des couples ayant opté pour un contrat de mariage présente une fois encore une endogamie plus faible, d'autant plus que la plupart des futures n'ont alors pas de profession. Un autre point peut être relevé : contrairement à ce qui semble évident pour beaucoup, il n'apparaît pas clairement que plus l'individu monte dans l'échelle sociale, plus il a tendance à passer un contrat de mariage, sauf pour ceux qui sont au sommet de cette hiérarchie (cadres et étudiants). Il faut aussi noter que la proportion d'ouvriers choisissant un contrat est stable d'une année à l'autre.

L'endogamie professionnelle est certes peu importante, mais elle ne représente qu'une partie de l'endogamie sociale. Appartenir au même milieu et avoir la même profession ne vont pas toujours de pair.

Conclusion

Le mariage évolue donc peu à Vienne entre 1920 et 1938, parfois même moins que dans le reste de la France. Certes, le taux de nuptialité varie, traduisant l'impact des crises politiques, économiques et sociales qui ont touché le pays. Mais l'endogamie reste stable.

Il est possible que les parents laissent une plus grande liberté à chaque enfant pour choisir son conjoint, mais cela ne transparaît pas pendant la période étudiée. Que cette liberté existe ou non, il est en tout cas certain que les pressions extérieures subsistent, en particulier le groupe social auquel chacun appartient, le lieu où il habite, l'âge qu'il a au moment où il décide de se marier. Mode de vie et relations sont déterminants et sont sans doute principalement à l'origine d'une endogamie encore forte.

LA PIERRE DE TAILLE CALCAIRE DES CONSTRUCTIONS DE VIENNE ANTIQUE

par H. SAVAY-GUERRAZ

Matériau de base de l'expression monumentale, ou plus simplement de la romanité dans ses formes visibles, la pierre a joué un rôle essentiel dans le monde gallo-romain (1).

Néanmoins il faut reconnaître que c'est surtout en tant que véhicule d'un message iconographique, stylistique ou épigraphique que les matériaux du passé intéressent les spécialistes.

Notre approche est différente puisque nous considérons la pierre pour elle-même, comme produit consommé dans des centres urbains.

Partant des villes, il s'agit de déterminer quelles furent les roches utilisées, leur origine, la chronologie de leur emploi ; les résultats de cette enquête peuvent nous permettre d'appréhender certains aspects de l'économie antique : vitalité du commerce, transports et voies de communication, rythmes du développement urbain...

A partir d'une étude menée sur Lyon et Vienne (2), on présentera ici dans leurs grandes lignes les méthodes de recherche ainsi que les premiers résultats obtenus sur le site de Vienne, de part et d'autre du Rhône.

Le choix de l'étude : les roches calcaires

Un rapide survol des vestiges connus nous montre que trois types de roches furent mis en œuvre dans les monuments et les constructions privées de Vienne antique :

(1) N'oublions pas néanmoins l'importance des structures en terre crue et en bois dans les habitats tout au long de la période romaine.

(2) SAVAY-GUERRAZ H., *Recherches sur les matériaux de construction de Lyon et Vienne antiques*, thèse de 3^e cycle, dactylographiée, Université Lyon 2, 1985.

— les roches métamorphiques (micaschistes, gneiss...) et plutoniques (granites...) du Massif Central, qui affleurent sur les deux rives, étaient utilisées en grandes quantités sous forme de moellons pour réaliser les maçonneries en petit appareil lié au mortier (*opus caementicium*) ;

— les calcaires assuraient l'essentiel de la pierre de taille : grand appareil, éléments porteurs (colonnes, bases, piliers...), chapiteaux, modénature... mais aussi supports d'inscriptions (stèles), reliefs et statuaire....

Il est important de noter que les roches calcaires si fréquentes dans les édifices antiques sont absentes du proche environnement viennois : les affleurements les plus proches outre ceux du petit îlot liasique de Saint-Quentin à l'est (20 km) sont ceux de l'Île Crémieu qui appartiennent à l'extrémité méridionale du Jura (35 km) ;

— les marbres : sous ce terme on comprend généralement une grande diversité de types pétrographiques : des marbres — blancs ou colorés — au sens pétrographique du terme (calcaires ou dolomies métamorphisés), des calcaires durs, des granites, des roches volcaniques anciennes (porphyres), du gypse (albâtre)... Ces roches ont en commun leur dureté qui leur permet de prendre le poli et des qualités esthétiques : translucidité, couleur... Leur origine est souvent lointaine, les plus célèbres venaient de Tunisie, d'Égypte, d'Asie Mineure et de Grèce (3). Sauf exceptions assez rares dans notre région, ils sont réservés à la décoration des sols et des murs sous forme de revêtements de placages (4).

Pour compléter ce tableau, il faut mentionner l'utilisation de la molasse, grès siliceux à ciment calcaire, comme pierre de taille ; cette roche affleure sur la rive gauche non loin de Vienne.

Dans l'idéal, on aurait aimé prendre en compte toutes les roches mises en œuvre : néanmoins un choix s'imposait ; il est apparu rapidement que les calcaires répondaient le mieux aux orientations de notre recherche.

Face aux roches locales, ils posent le problème de leur origine ; leur extraction, leur transport et leur taille ont nécessité le concours de divers corps de métier ce qui en fait des produits valorisés, alors que les roches cristallines locales n'ont en général subi qu'un travail de mise en forme sommaire (5).

(3) On consultera l'ouvrage bien documenté et richement illustré de GNOLI R., *Marmora romana*, Rome, 1971.

(4) Parmi ces exceptions, citons une corniche en grand appareil de marbre blanc et un fût de colonne en granite rose (d'Assouan ?) conservés au théâtre, ou les bases de colonne en marbre blanc de l'Odéon.

(5) Il existe cependant des fûts de colonne en granite d'origine peut-être locale.

A la différence des marbres, les calcaires sont des roches qui présentent des faciès distinctifs souvent variés et caractéristiques ; la présence de microfossiles identifiables est ici précieuse pour tenter de localiser les affleurements d'origine.

Les méthodes de recherche

Il n'existe à notre connaissance aucune étude sur le sujet à Vienne ; on peut seulement faire état de mentions éparses dans la littérature archéologique, à l'occasion de monographies, de catalogues ; dans l'ensemble, ces informations rarement de première main méritaient d'être vérifiées (6).

Sur les sites archéologiques : on a cherché à raisonner sur des ensembles bien datés et à réaliser un échantillonnage le plus complet possible, en veillant aux pièges des remplois ; aussi toute une partie de ce travail repose sur les résultats acquis sur les fouilles d'habitat de Saint-Romain-en-Gal ; nous y avons étudié tous les fragments de calcaire mis au jour durant l'exploration de la maison des dieux Océans et des constructions qui l'ont précédée, de la fin du 1^{er} siècle avant J.-C. au 111^e siècle après (7).

On s'est attaché notamment aux « sols de travail », ces couches qui se sont formées lors des phases de construction et qui livrent sous la forme d'éclats de taille un échantillonnage varié des roches mises en œuvre.

Il est d'autant plus précieux de pouvoir disposer de ces modestes témoins que par le jeu de la récupération antique et post-antique, bien des blocs ont totalement disparu — transformés en chaux ou réutilisés — nous privant ainsi de précieuses informations lorsqu'on ne prend en compte que les éléments restés en place. Ce phénomène a sans doute été particulièrement intense à Vienne, où le calcaire, et donc la pierre de taille de qualité, sont des denrées rares.

D'autres sites fouillés récemment ont été examinés : *domus* de la rue Garon à Sainte-Colombe, place C.-Jouffray à Vienne... (8).

(6) L'essentiel de ces données a été rassemblé dans un ouvrage récent par R. BEDON, *Les carrières et les carriers de la Gaule romaine*, Paris, 1985 ; il est dommage que l'auteur de ce livre n'ait pas porté sur ses sources un regard plus critique ; les informations bibliographiques sont en effet de valeur très inégale et certaines indications sur l'origine des matériaux présentées comme sûres sont en fait hypothétiques, voire erronées (cf. note 13).

(7) Voir DESBAT A., Nouvelles fouilles à Saint-Romain-en-Gal : premiers résultats, dans *B.S.A.V.*, n° 76, 1981, p. 43-47 et LAROCHE C., SAVAY-GUERRAZ H. et alii, *Saint-Romain-en-Gal*, Guides archéologiques de la France, n° 2, Paris, 1984.

(8) Cette étude a été facilitée par la compréhension de nos collègues, A. LE BOT et B. HELLY, responsables des fouilles de Sainte-Colombe et de la place C.-Jouffray à Vienne, R. LAUXEROIS, Conservateur des Musées de Vienne et A. DESBAT, responsable des fouilles de Saint-Romain-en-Gal.

Faute de données stratigraphiques, la chronologie des monuments est souvent incertaine ; néanmoins leur étude est particulièrement intéressante, car entre autres, ils attestent l'utilisation à grande échelle d'un certain nombre de matériaux ; aussi la plupart des monuments viennois encore visibles ont fait l'objet d'observations et d'analyses.

Sur les sites d'extraction potentiels : la nature des matériaux nous a amené à formuler trois hypothèses de travail afin de guider à priori les recherches. On peut considérer que les calcaires exploités dans l'Antiquité proviennent du quart sud-est de la France qui a fourni jusqu'à nos jours des pierres de taille de qualité, que la plupart des carrières étaient situées à proximité des cours d'eau pour des raisons évidentes de facilité et de moindre coût des transports et qu'il existe enfin une forte pérennité des lieux d'extraction : en ce sens, la connaissance des carrières exploitées jusqu'au début du ^{xx}e siècle constitue un moyen précieux — mais non absolu — de localiser les zones d'exploitation antiques.

La recherche de la provenance : trop souvent dans les travaux sur le sujet, les auteurs ont considéré que l'on pouvait traiter ce problème en méconnaissant la nature intime des matériaux ; à l'heure actuelle où la plupart des roches utilisées dans l'Antiquité ne sont plus extraites ni travaillées, seules les méthodes des sciences de la Terre peuvent apporter des résultats fiables.

Les analyses pétrographiques menées à la loupe binoculaire et au microscope sur lames minces, ont conduit à caractériser les échantillons archéologiques puis à les comparer aux roches prélevées sur les affleurements prospectés. A ce stade du travail nous avons bénéficié du concours de géologues pour la détermination des micro-organismes fossiles du calcaire (9).

La pérennité des carrières évoquée plus haut explique aussi la rareté des vestiges d'extraction antiques encore visibles : la plupart ont disparu sous les déblais ou ont été détruits par la poursuite de l'exploitation (10).

Aussi, à de rares exceptions près, on n'a pas déterminé avec précision la ou les carrières d'où provient un calcaire donné, mais on a délimité une « zone d'incertitude » qui est censée les contenir.

(9) Nous avons réalisé ces analyses au laboratoire de céramologie de Lyon (U.R.A. 3 du C.R.A., C.N.R.S.) ; nous sommes particulièrement redevable à M. M. PICON, Directeur du laboratoire, de son aide, ainsi qu'à MM. P. BERNIER (Département des Sciences de la Terre, Université Lyon I) et M. PHILIPPE (Musée Guimet d'Histoire Naturelle de Lyon) de leur précieux concours.

(10) De plus, il est quasiment impossible de dater une carrière au vu des seules traces d'outils.

Une telle approximation est néanmoins compatible avec la nature de nos interrogations archéologiques.

Les résultats

Plus de dix-sept variétés de calcaires différents ont été mises en évidence, pour une période qui s'étend de la fin du I^{er} siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C. ; tous n'ont pas eu la même importance, tant s'en faut ; deux variétés se détachent nettement : elles représentent ensemble près des trois-quarts des volumes mis en œuvre.

Le calcaire burdigalien de la basse vallée du Rhône : la pierre du Midi est un faciès particulier des dépôts marins du Burdigalien ; c'est un calcaire biodétritique, c'est-à-dire composé essentiellement de débris d'organismes fossiles, animaux et végétaux (algues).

C'est une pierre de taille d'excellente qualité, de couleur blanc-crème, facile à travailler (pierre tendre à demi-ferme) (11).

La pierre du Midi affleure en Languedoc oriental, en Provence et dans la vallée du Rhône, où la région de Saint-Paul-Trois-Châteaux constitue la limite septentrionale de son extension.

On connaît les carrières antiques de Glanum ouvertes aux abords mêmes de la cité (12) ; néanmoins bien d'autres carrières devaient déjà exister dans les mêmes formations autour de Vaison-la-Romaine (carrière de Beaumont-les-Valettes), Arles, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Beaucaire, Avignon... mais actuellement il est quasiment impossible d'opérer une distinction pétrographique entre ces différentes régions.

La pierre du Midi est le premier matériau qui fut utilisé à Vienne (ainsi qu'à Lyon) comme pierre de taille ; dès l'époque augustéenne, il est mis en œuvre pour tous les « éléments nobles des architectures » : grand appareil quadrangulaire, colonnes, chapiteaux, entablements...

La plus grande partie du temple d'Auguste et de Livie a été édifiée avec ce calcaire : le podium où alternent carreaux et boutisses de grand appareil — abstraction faite bien sûr des

(11) Les tailleurs de pierre utilisent une classification des pierres de taille en fonction de leur dureté, codifiée par la norme AFNOR B10-001 ; la courbe tracée en fonction de la résistance à l'écrasement et de la densité permet de distinguer 6 catégories : pierres très tendres, tendres, demi-fermes, fermes, dures et froides.

(12) Voir ROLLAND H., *Les fouilles de Glanum*, sup. I à *Gallia*, Paris, 1946.

restaurations du XIX^e siècle en calcaire dur (13) — son couronnement mouluré, les colonnes et pour autant qu'on en puisse juger depuis le sol, les chapiteaux et l'entablement de la partie arrière la plus ancienne. Pour les parties hautes situées à l'avant et qui seraient plus récentes (14), un examen sur place et des prélèvements seraient nécessaires.

C'est aussi le matériau des blocs en grand appareil de l'enceinte du Haut-Empire, qui supportaient sa dédicace et qui furent plus tard creusés en sarcophages, ainsi que des arcades dites du palais des Canaux ornées d'une frise décorée de masques et de motifs végétaux ; on l'identifie également au théâtre (bloc dans la fosse de scène).

A Saint-Romain-en-Gal, il est présent dans l'habitat augustéen à partir des années 25 avant J.-C. ; la fréquence des déchets de taille (chutes de sciage, éclats) recueillis dans les remblais postérieurs semble bien montrer qu'il fut utilisé au cours du I^{er} siècle après J.-C. Au II^e siècle, il est bien représenté par de nombreux chapiteaux dans les portiques des grandes domus ; on l'identifie également dans l'habitation découverte à Sainte-Colombe (rue Garon) ainsi que sur le site de la place C.-Jouffray à Vienne ; sur ce dernier, de nombreux blocs réemployés dans les structures des II^e - III^e siècles indiquent une importation antérieure de quantités notables de ce matériau.

Le calcaire portlandien du Bugey (choin de Fay) (15) : c'est une roche extrêmement compacte et dure (pierre froide), de

(13) A partir d'une note relevée dans GRENIER A., *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*, Paris, 1931-1960, 2^e partie, vol. 2, p. 949, R. BEDON écrit dans *Les carrières... op. cit.*, p. 32-33 : « le soubassement sur lequel s'élève le temple d'Auguste et de Livie a été édifié avec du choin de Fay (...) tandis que ses éléments aériens ont été extraits apparemment en Bourgogne, à l'exception de ses colonnes et de ses entablements qui semblent avoir été apportés de Chamaray, près de Saint-Paul-Trois-Châteaux » : en ce qui concerne le soubassement, il y a confusion avec les quelques blocs de calcaire dur replacés au XIX^e siècle pour restaurer les parties les plus altérées (il ne s'agit sans doute pas de choin de Fay) ; pour les parties hautes, la part réservée aux matériaux bourguignons n'apparaît pas clairement ! Il s'agit d'une information ancienne que l'on retrouve dans BAZIN H., « Vienne gallo-romaine », dans *Bull. Arch. du Comité des Travaux Arch. et Hist.*, 1891, p. 323 à 331, difficile à expliciter ; en ce qui concerne les colonnes, le calcaire de Chamaray appartient bien au faciès de la pierre de Midi, mais l'indication de l'origine est totalement hypothétique et ne repose sur aucun critère pétrographique distinctif. En outre, il faut savoir qu'au XIX^e siècle, on a restauré les colonnes avec des placages de pierre de Taulignan, autre carrière de pierre du Midi située dans la Drôme ! (renseignements fournis par Mme A. BLANC, Centre de recherches sur les Monuments Historiques). Notons enfin que d'autres variétés de calcaire apparaissent dans les bases de colonnes et les blocs du stylobate ; pour y voir plus clair, une étude du dossier des restaurations du XIX^e siècle, une série de prélèvements et une cartographie pétrographique de l'édifice seraient indispensables.

(14) Voir PELLETIER A., *Vienne antique*, Roanne, 1982, p. 449 ; pour l'enceinte du Haut-Empire voir l'étude de CHAPOTAT G., « Le problème des enceintes successives de Vienne depuis la conquête romaine jusqu'au Bas-Empire », dans *B.S.A.V.*, n° 4, 1976, p. 7 à 30.

(15) Le terme régional de choin dont l'étymologie est incertaine désigne une pierre de taille de qualité, en général un calcaire dur.

densité élevée (2,7), à grain très fin (calcaire sublithographique), de couleur « café-au-lait », qui se débite naturellement en strates volumineuses.

Il affleure dans la partie méridionale du Jura, de part et d'autre du Rhône ; près de Morestel (Isère), subsistent les vestiges d'une exploitation antique ; une autre carrière était probablement ouverte dans le vallon de Fay près de Peyrieux (Ain).

A Vienne comme à Lyon, ce matériau n'apparaît pas avant le milieu du I^{er} siècle après J.-C. (16) ; son utilisation devient ensuite générale dans les constructions publiques mais aussi dans les grandes habitations, pour tous les éléments en pierre de taille, exceptés ceux qui étaient sculptés comme les chapiteaux ou les moulures décorés (chapiteaux corinthiens, talons décorés de rais-de-cœur...).

C'est la pierre de taille par excellence de toutes les constructions monumentales à partir du milieu du I^{er} siècle ; à Vienne, il a été mis en œuvre au théâtre pour les gradins et divers blocs de grand appareil ; c'est le matériau du mur en *opus quadratum* au nord du temple de Cybèle, de la pyramide du cirque ; on peut d'ailleurs se demander si cette dernière est réellement inachevée, comme on l'admet généralement au vu des chapiteaux et des clés des arcs restés lisses : en effet, nous avons vu que ce calcaire extrêmement compact n'a jamais été utilisé pour la sculpture ; ces éléments n'étaient-ils pas destinés à rester non décorés ?

Le Portlandien est aussi le matériau habituel des stèles, mais il conviendrait de mener une étude spécifique du lapidaire des monuments honorifiques et funéraires viennois.

Dans les habitats de la rive droite il est très fréquent passé le milieu du I^{er} siècle après J.-C. : bases et fûts de colonne des portiques entourant les jardins, seuils, stylobates, margelles de bassin...

Il apparaît également associé à la molasse dans les entrepôts et les boutiques, notamment pour les bases de piliers et les seuils.

Signalons enfin sa présence dans les mosaïques (pavement des dieux Océans de Saint-Romain-en-Gal par exemple).

D'autres variétés de calcaires bien représentées n'occupent néanmoins qu'une place moindre :

Le calcaire urgonien crayeux extrait sur les bords du Rhône un peu au sud de Bellegarde (17) et connu sous le nom de pierre de Seyssel est une roche tendre, de couleur blanche, facile

(16) Le plus ancien emploi connu serait le milliaire découvert à Solaise, érigé sous Claude.

(17) Voir DUFURNET P., « Pierre blanche et carrières antiques de Seyssel », dans *Actes du 96^e congrès national des Sociétés Savantes*, 1976, p. 245 à 272.

à travailler. Elle apparaît à Saint-Romain-en-Gal vers les années 20-30 de notre ère et semble rester en usage jusqu'au II^e siècle pour la réalisation des éléments sculptés (chapiteaux) ou sciés (mocillons des chaînages d'angles) ; elle figure sans doute aussi au nombre des matériaux employés en statuaire.

Le calcaire bathonien de l'Île Crémieu : le choin de Villebois-Montalieu est une roche compacte (pierre dure à froide), de couleur grise à taches brunes, que l'on peut extraire sous forme de dalles d'épaisseur variable et de grande surface.

C'est la pierre de taille par excellence des constructions lyonnaises et viennoises du XIX^e siècle, mais contrairement à ce qu'on lit parfois (18), elle est loin d'avoir eu un tel succès dans l'Antiquité. A la période moderne, elle était extraite sur les deux rives du Rhône au nord de l'Île Crémieu (Villebois dans l'Ain, Porcieu-Amblagnieu, Vercieu, Montalieu... dans l'Isère) et plus au sud notamment à Trépt ; là encore, la roche présente un faciès très homogène et il est impossible même au microscope de reconnaître les produits de ces différentes carrières.

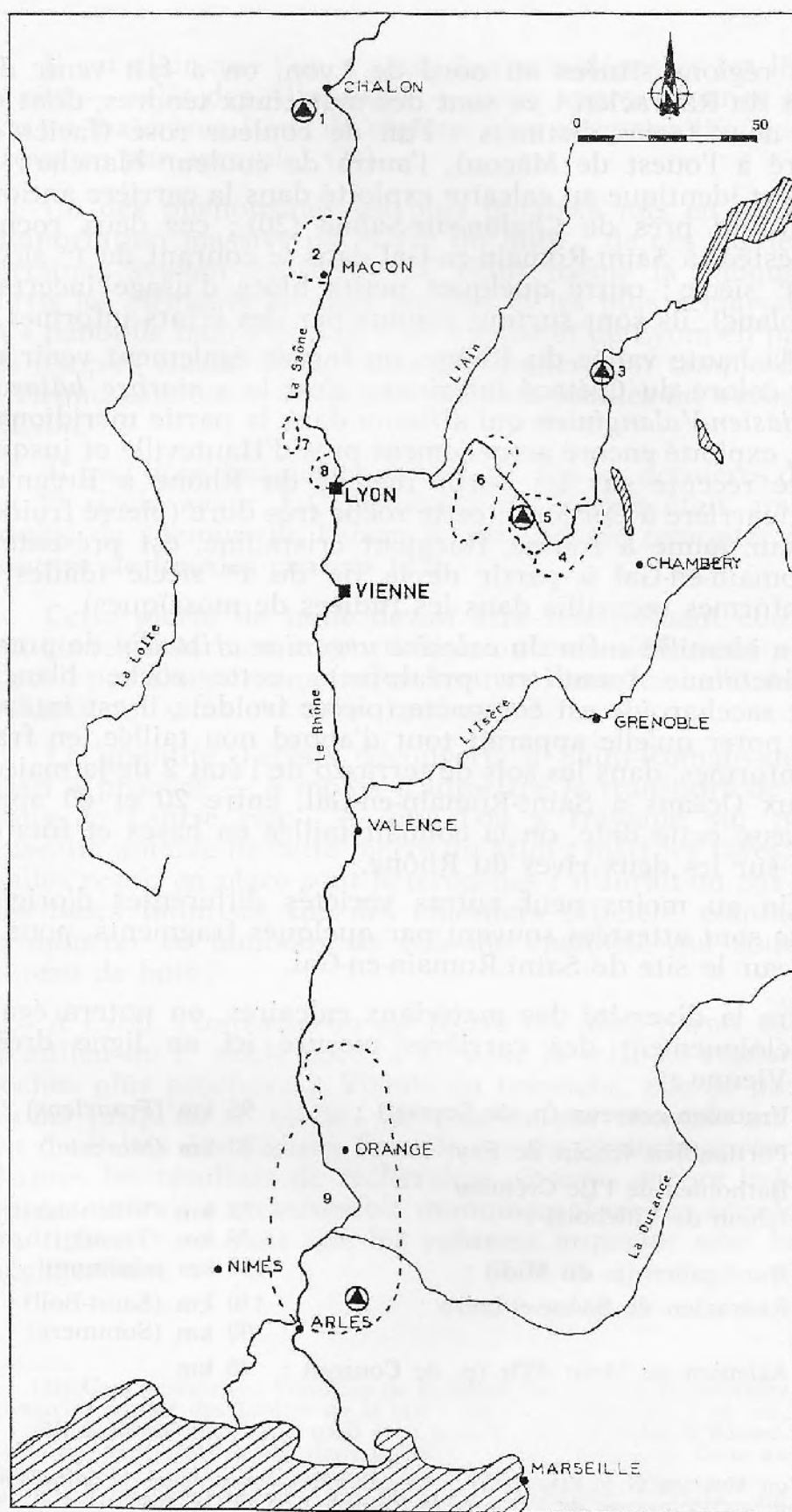
Eu égard à son mode de débitage, ce calcaire fut utilisé en dalles, au théâtre pour couvrir l'égout drainant les eaux au bas de la *cavea*, à Saint-Romain-en-Gal pour la couverture des regards d'égouts et celle de l'étroit canal bordant la voie nord-sud (fin du I^{er} - II^e siècles après J.-C.).


Le calcaire aalénien provenait sans doute du massif du Mont-d'Or près de Lyon où il est connu sous le nom de pierre de Couzon (19) ; c'est une pierre de couleur jaune à rosée, de dureté moyenne (ferme) que l'on retrouve à Saint-Romain-en-Gal dans l'habitat du I^{er} siècle après J.-C., entre 20 et 60 (seuil, stylobate) ; par la suite, ce matériau paraît avoir été abandonné.

(18) Voir par exemple un article récent, BACHIMAN B., « Le bassin carrier de Montalieu... », dans *Lithiques*, 2, 1985, p. 27.

(19) Plus près de Vienne, à Saint-Quentin (Isère), ce même calcaire aalénien affleure et a été exploité au début du siècle, voir MAZENOD G., « Les ressources minérales de la région lyonnaise », dans *Etudes rhodaniennes*, 12, 1936, p. 192 à 254.

-
1. — Calcaire rauracien blanc (Saint-Boil)
2. — C. rauracien rose (faciès de Somméré)
3. — C. urgonien crayeux (pierre de Seyssel, Francens)
4. — C. berriasien-valanginien (marbre bâtard)
5. — C. portlandien (choin de Fay, Brangues)
6. — C. bathonien (choin de Villebois-Montalieu)
7. — C. bathonien (pierre de Lucenay)
8. — C. aalénien (pierre de Couzon)
9. — C. miocène (pierre du Midi, Glanum)



Les sources d'approvisionnement de Lyon et Vienne.  : carrière antique attestée par des vestiges d'exploitation.

Des régions situées au nord de Lyon, on a fait venir des *calcaires* du Rauracien : ce sont des matériaux tendres, dont on connaît deux faciès distincts : l'un de couleur rose (faciès de Sommeré à l'ouest de Mâcon), l'autre de couleur blanche ; ce dernier est identique au calcaire exploité dans la carrière antique de Saint-Boil près de Chalon-sur-Saône (20) ; ces deux roches sont attestées à Saint-Romain-en-Gal dans le courant du 1^{er} siècle et au II^e siècle ; outre quelques petits blocs d'usage incertain (faciès blanc), ils sont surtout connus par des éclats informes.

De la haute vallée du Rhône, on faisait également venir un calcaire coloré du Crétacé inférieur ; c'est le « *marbre bâtard* » du *Berriasien-Valanginien* qui affleure dans la partie méridionale du Jura, exploité encore actuellement près d'Hauteville et jusqu'à une date récente sur les bords mêmes du Rhône à Brégnier-Cordon (carrière à Cordon) ; cette roche très dure (pierre froide), de couleur jaune à rousse, finement cristalline, est présente à Saint-Romain-en-Gal à partir de la fin du 1^{er} siècle (dalles et éclats informes recueillis dans les radiers de mosaïques).

On a identifié enfin du *calcaire urgonien cristallin* de provenance inconnue (peut-être préalpine) ; cette roche blanche d'aspect saccharoïde est compacte (pierre froide) ; il est intéressant de noter qu'elle apparaît tout d'abord non taillée, en fragments informes, dans les sols de terrazzo de l'état 2 de la maison des dieux Océans à Saint-Romain-en-Gal, entre 20 et 60 après J.-C. ; passé cette date, on la connaît taillée en bases et fûts de colonne sur les deux rives du Rhône.

Enfin au moins neuf autres variétés différentes d'origine inconnue sont attestées souvent par quelques fragments, pour la plupart sur le site de Saint-Romain-en-Gal.

Outre la diversité des matériaux calcaires, on notera également l'éloignement des carrières mesuré ici en ligne droite jusqu'à Vienne :

— Urgonien crayeux (p. de Seyssel) :	95 km (Francens)
— Portlandien (choin de Fay) :	60 km (Morestel)
— Bathonien de l'Île Crémieu (choin de Villebois) :	55 km (Villebois) 38 km (Trent)
— Burdigalien (p. du Midi) :	130 km minimum
— Rauracien de Saône-et-Loire :	130 km (Saint-Boil) 90 km (Sommeré)
— Aalénien du Mont d'Or (p. de Couzon) :	40 km

(20) Voir MONTHEL G. et PINETTE M., « La carrière gallo-romaine de Saint-Boil », dans *Revue archéologique de l'Est de la France*, t. XXVIII, fasc. 1 et 2, 1977, p. 37 à 61 ; G. MONTHEL a bien voulu examiner les blocs découverts à Saint-Romain.

Il est clair que l'on n'a pas hésité à dépasser les limites de la cité — celle des Allobroges — pour approvisionner son chef-lieu en matériaux issus de régions plus éloignées (Saône-et-Loire, Provence par exemple) (21).

Un des phénomènes les plus notables mis en évidence est l'importation massive de pierre du Midi : de ces carrières dont certaines avaient été ouvertes avant même la conquête, sont sortis les éléments les plus anciens et les plus remarquables de la « panoplie monumentale » de Vienne et de Lyon, en particulier les temples consacrés au culte de l'empereur : temple d'Auguste à Vienne, sanctuaire découvert dans les fouilles du Verbe Incarné à Lyon.

Il faut donc imaginer que très tôt, dès les dernières décennies du I^{er} siècle avant J.-C., le cours du Rhône était aménagé et équipé de chemins de halage permettant de remonter à contre-courant de lourdes charges (22).

Cette pierre de taille devait être relativement coûteuse, ce qui correspond bien à son utilisation essentiellement publique ; n'est-il pas alors étonnant d'en trouver dans des habitats contemporains qui semblent assez modestes ?

La quantité d'éclats découverts à Saint-Romain-en-Gal tendrait à prouver — à moins d'admettre le transport de remblais issus de l'autre rive... — que l'on a travaillé sur place une quantité notable de cette pierre du Midi ; mais les rares éléments taillés restés en place sont hétérogènes : n'aurait-on pas récupéré des blocs inutilisés sur des chantiers officiels, comme semble le montrer ce tambour de colonne épannelé qui soutenait un poteau de bois ?

A Lyon, l'importation de pierre du Midi paraît cesser vers le milieu du I^{er} siècle après J.-C., avec la mise en exploitation de roches plus proches ; à Vienne en revanche, elle se poursuit au moins jusqu'au II^e siècle ; on songera par exemple au portique dit du Palais des Canaux (vers la fin du I^{er} siècle après J.-C.) qui d'après les résultats de recherches récentes encore inédites (23) appartiendrait à un ensemble monumental où ces arcades étaient multipliées ; on voit que les volumes importés sont loin d'être négligeables.

(21) Contrairement à l'opinion de R. BEDON qui évoque de possibles redevances lorsqu'on sortait des limites de la cité ; dans *Les carrières...*, *op. cit.*, p. 84.

(22) J. ROUGÉ mentionne qu'il était possible de remonter le Rhône à la voile à l'aide des vents favorables, dans ROUGÉ J., « Les relations de Lyon avec la mer », *Actes du 89^e Congrès Nat. des Soc. Sav.*, 1965, p. 149 et suiv.

(23) Recherches menées par P. ANDRÉ, Architecte D.P.I.G., qui étudie les sanctuaires municipaux du culte impérial de Lyon et de Vienne.

La régionalisation de l'approvisionnement

Autre point à souligner, c'est le décalage avec lequel s'opère la mise en valeur des ressources régionales, situées en amont de Vienne, donc plus faciles à transporter en considérant que le Rhône en fut sans doute le vecteur privilégié.

Il faut attendre les années 20-30 de notre ère, soit quelque cinquante années après les premières constructions urbaines, pour voir apparaître à Saint-Romain-en-Gal en quantités appréciables d'autres matériaux que la pierre du Midi.

En prenant en compte les données obtenues sur Lyon, c'est vers le milieu du 1^{er} siècle de notre ère que l'on peut fixer l'ouverture des grandes carrières régionales, notamment celles du choïn portlandien du Jura méridional.

Il est tentant de mettre en relation cette expansion qui nécessita sans aucun doute de gros investissements avec la mise en application de programmes édilitaires ; on peut remarquer que c'est à cette époque que l'on construit à Lyon les grands thermes de la rue des Farges — et sans doute l'aqueduc du Gier — (24) et que la presqu'île commence à être urbanisée ; à Saint-Romain-en-Gal, les années 60 marquent le début d'une rénovation du quartier marquée par la réfection de la voie conduisant au Rhône (sans doute vers le pont) (25), la construction d'égouts, d'entrepôts et du portique monumental limitant le site vers le sud ; c'est aussi l'émergence de la grande domus du type de la maison des dieux Océans.

Il est trop tôt pour prétendre généraliser ces remarques à l'ensemble du site viennois : on peut espérer que les recherches menées sur le centre urbain et les résultats des nombreuses fouilles de sauvetage conduites ces dernières années permettront de mieux cerner les phases du développement urbain de la rive gauche.

La mode des pierres dures

Cette régionalisation de l'approvisionnement s'accompagne d'un autre phénomène : celui du développement du travail des roches les plus dures (pierres dures et froides) rendu sans doute possible par les progrès de la métallurgie qui permet alors d'obtenir des outils aciérés de meilleure qualité ; cette évolution

(24) Voir DESBAT A., *Les fouilles de la rue des Farges*, Lyon, 1984.

(25) C'est à cet emplacement qu'ont été découverts de nombreux pieux de bois dans le lit du Rhône ; voir l'article de CHAPOTAT G., « Antiquités viennoises de bois et de métal trouvées dans le lit du Rhône », dans *Nouvelles Archives du Museum d'Histoire Naturelle de Lyon*, fasc. 13, suppl., p. 21-26.

va de pair avec le développement du commerce et de l'utilisation des marbres qui restent rares dans notre région avant le milieu du 1^{er} siècle.

Néanmoins, les calcaires tendres ne disparaissent pas pour autant, mais se maintiennent pour des usages spécifiques : taille des chapiteaux, des moulures décorées, moellons réguliers sciés... En ce sens, on ne peut plus considérer la présence de calcaires tendres comme la pierre du Midi ou de Seyssel comme un critère absolu d'ancienneté (26).

En revanche, la présence systématique de calcaires durs peut constituer un bon indice chronologique, dans la mesure où l'usage de tels matériaux ne se généralise pas avant le milieu du 1^{er} siècle après J.-C. ; par exemple, le théâtre avec ses gradins de « choin de Fay » correspond à une phase de construction qu'il paraît difficile, en suivant J. Formigé, de faire remonter à la période augustéenne (27).

A la fin du 1^{er} siècle, la variété des calcaires exploités, souvent pour des usages spécifiques, montre bien les progrès rapides accomplis dans la connaissance des ressources régionales ; à cette époque, « les traces d'outils relevées sur les monuments en pierre dure dénotent une maturité technique optimale » (28).

Les premiers résultats de ce travail où nous avons réservé une place importante aux problèmes de méthodes — indissociables de leur objet — enrichissent nos connaissances dans un domaine de l'activité antique encore peu connu.

On peut souhaiter maintenant que ces conclusions soient affinées en étendant le champ des investigations à d'autres sites ; il serait également très intéressant de mener une étude plus complète des monuments en ayant la possibilité d'y conduire une campagne systématique de prélèvements ; comme nous l'avons déjà signalé, ce même travail reste à faire pour les monuments funéraires et d'autres éléments des riches collections lapidaires que la ville de Vienne pourrait à juste titre se réjouir de posséder.

(26) Comme le considéraient AUDIN A. et BURNAND Y., « Le marché lyonnais de la pierre sous le Haut-Empire romain », dans *Actes du 98^e Congrès Nat. des Soc. Sav.*, 1975, p. 157 à 181, pour qui le « choin de Fay » aurait remplacé la pierre de Seyssel et celle du Midi.

(27) FORMIGÉ J., *Le théâtre romain de Vienne*, Vienne, 1950, p. 2. Si conformément à son importance la ville possédait dès l'époque augustéenne un théâtre, il faut considérer qu'il fut postérieurement réaménagé (comme le fut celui de Lyon) ; on peut également imaginer avec A. PELLETIER un premier édifice équipé de gradins de bois (PELLETIER A., *Vienne antique*, *op. cit.*, p. 216).

(28) BESSAC J.C., *L'outillage traditionnel de la taille de pierre*, thèse de l'E.H.E.S.S., dactylographiée, Paris, 1981, tome 3, p. 169.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de la situation économique et sociale de la région lyonnaise au début du XVIII^e siècle. L'auteur analyse les conditions de vie des habitants, les structures sociales et les activités économiques. Il souligne l'importance du commerce et de l'industrie dans le développement de la région. La deuxième partie est consacrée à l'étude de la situation politique et administrative de la région. L'auteur analyse les structures de pouvoir, les institutions et les relations entre les différents acteurs politiques. La troisième partie est consacrée à l'étude de la situation culturelle et intellectuelle de la région. L'auteur analyse les activités culturelles, les institutions éducatives et les relations entre les différents acteurs culturels. La quatrième partie est consacrée à l'étude de la situation religieuse de la région. L'auteur analyse les structures ecclésiastiques, les institutions religieuses et les relations entre les différents acteurs religieux. La cinquième partie est consacrée à l'étude de la situation militaire de la région. L'auteur analyse les structures militaires, les institutions militaires et les relations entre les différents acteurs militaires. La sixième partie est consacrée à l'étude de la situation juridique de la région. L'auteur analyse les structures judiciaires, les institutions judiciaires et les relations entre les différents acteurs judiciaires. La septième partie est consacrée à l'étude de la situation économique et sociale de la région au XVIII^e siècle. L'auteur analyse les conditions de vie des habitants, les structures sociales et les activités économiques. Il souligne l'importance du commerce et de l'industrie dans le développement de la région. La huitième partie est consacrée à l'étude de la situation politique et administrative de la région au XVIII^e siècle. L'auteur analyse les structures de pouvoir, les institutions et les relations entre les différents acteurs politiques. La neuvième partie est consacrée à l'étude de la situation culturelle et intellectuelle de la région au XVIII^e siècle. L'auteur analyse les activités culturelles, les institutions éducatives et les relations entre les différents acteurs culturels. La dixième partie est consacrée à l'étude de la situation religieuse de la région au XVIII^e siècle. L'auteur analyse les structures ecclésiastiques, les institutions religieuses et les relations entre les différents acteurs religieux. La onzième partie est consacrée à l'étude de la situation militaire de la région au XVIII^e siècle. L'auteur analyse les structures militaires, les institutions militaires et les relations entre les différents acteurs militaires. La douzième partie est consacrée à l'étude de la situation juridique de la région au XVIII^e siècle. L'auteur analyse les structures judiciaires, les institutions judiciaires et les relations entre les différents acteurs judiciaires.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Michel CARDUNER - Conservateur.

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURRENC - Conservateur de Fouilles

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire.

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THIÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^r Jean ARMANET - Notaire - VIENNE

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D^r Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Roger DUFROID - Retraité - VIENNE

M^r Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-
LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDAZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

SAUVEGARDES ET INTERVENTIONS

- 1907 — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909 — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920 — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922 — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre antique.
- 1928 — Dégagement et achèvement de la façade de St-André-le-Bas pour l'achat puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938 — Résurrection du cloître de St-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier de Mme GUILLEMAUD qui cède les colonnes.
- 1958 — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967 — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place St-Pierre et du site de St-Romain-en-Gal.
- 1977 — Sauvegarde du mobilier du musée.